

Proposition de communication :

**Les vacances au « bled » de descendants d’immigrés algériens comme mode d’approche des appartenances diasporiques**

Jennifer Bidet – Doctorante en Sociologie sous la direction de Jean-Yves AUTHIER  
Université Lyon 2, Centre Max Weber (UMR 5283)

Symbole du maintien de relations concrètes avec le pays d’origine au même titre que l’envoi d’argent, les retours temporaires au pays de groupes immigrés apparaissent régulièrement dans les travaux d’historiens ou de sociologues, davantage comme indicateur que comme objet central de recherche. Charbit, Hily et Poinard innove dans ce domaine en plaçant les retours de vacances des immigrés portugais au centre de leur recherche dans leur ouvrage *Le va-et-vient identitaire* publié en 1997. Dans ce travail, les retours vacanciers des émigrés et les modalités d’insertion de ces vacanciers particuliers dans la société locale ont vocation à déconstruire la vision linéaire du processus d’émigration comme déracinement, établissement définitif dans un autre pays et coupure avec la société d’origine. Au contraire, les auteurs montrent que malgré leur départ, les émigrés gardent des relations intenses avec leur village d’origine. Les auteurs n’abordent que rapidement le cas de la génération suivante, née à l’étranger, dont les pratiques de « retour au pays » contrastent avec celles des parents. À l’autre bout du spectre des phénomènes migratoires, des travaux se sont intéressés à des pratiques touristiques motivées par des sentiments d’appartenance liés à des migrations bien plus anciennes : le tourisme au Ghana d’Africains-Américains à la recherche des traces de leur aïeux esclaves en est devenu un cas exemplaire. L’éloignement temporel de l’acte d’émigration autorise plus facilement ces chercheurs à parler de tourisme : contrairement aux primo-migrants susceptibles d’être rattrapés par des contraintes sociales et par une quotidienneté familiale, les lointains descendants d’esclaves ou d’émigrés irlandais sont, lors de telles visites, nécessairement dans un déplacement hors du quotidien.

Dans notre travail, il s’agit de s’intéresser plus particulièrement aux pratiques de vacances dans le pays d’origine de *descendants directs d’immigrés* algériens aujourd’hui adultes : si leurs séjours d’enfance en Algérie peuvent être analysés comme la prolongation de l’obligation parentale à l’égard de la famille restée dans le pays d’origine, les séjours effectués à l’âge adulte prennent un nouveau sens, ces individus décidant seuls d’y revenir pour leurs vacances. En 2009, le ministère du Tourisme algérien comptabilise 1,25 millions d’entrées d’Algériens résidant à l’étranger en 2009, soit 65% du total des entrées aux frontières du pays. Si pour le Maroc, où le secteur du tourisme est fortement développé, la dimension diasporique n’est pas immédiatement décelable dans l’importance quantitative du phénomène (les descendants d’immigrés peuvent partir au Maroc au même titre que n’importe quel touriste français, uniquement pour le loisir), pour l’Algérie – où le tourisme est très peu développé – le maintien de séjours réguliers par des descendants d’immigrés algériens apparaît plus facilement comme le signe d’un attachement particulier à la terre de leurs ancêtres. Cependant, une approche comptable ne saurait suffire à rendre compte des enjeux de tels séjours. Il faut s’interroger plus en profondeur sur les pratiques effectives de vacances, sur les motivations mises en avant par les individus, et sur les potentiels effets produits en termes de sentiment d’appartenance.

C’est ce que nous proposons de faire à partir de notre matériau de thèse, récolté dans le cadre d’une enquête ethnographique menée entre la France (région lyonnaise) et l’Algérie (région de Sétif), basée sur des entretiens biographiques avec des descendants d’immigrés algériens ayant entre 20 et 45 ans et des séjours d’observation des pratiques de vacances trois étés consécutifs au sein de certaines familles et dans des lieux de consommation touristique algériens.